

LE CHÂTEAU  
DES SECRETS

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales  
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Le château des secrets / Marie-Bernadette Dupuy

Nom : Dupuy, Marie-Bernadette, 1952- , auteure

Dupuy, Marie-Bernadette, 1952- | Rêve brisé

Description : Sommaire incomplet : t.1. Le rêve brisé

Identifiants : Canadiana 20230056954 | ISBN 9782898042973

Classification : LCC PQ2664.U693 C523 2023 | CDD 843/.914-dc23

Le château des secrets – Le rêve brisé

© Calmann-Lévy, 2023

© Les éditions JCL, 2023 (pour la présente édition)

Images de la couverture :

Massimo Santi / Depositphotos

Aleksandar Jankovic / iStock

Les éditions JCL bénéficient du soutien financier de la SODEC  
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



*Édition*

LES ÉDITIONS JCL

editionsjcl.com

*Distribution nationale*

MESSAGERIES ADP

messengeries-adp.com

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2023

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

MARIE-BERNADETTE  
DUPUY

LE CHÂTEAU  
DES SECRETS

*Le rêve brisé*

\*

LES ÉDITIONS JCL 



*Je tiens à dédier cette nouvelle série à mon éditeur,  
monsieur Philippe Robinet, très attaché à son terroir natal,  
la Bourgogne, une belle région au riche patrimoine,  
que j'ai voulu mettre à l'honneur au fil de ces trois ouvrages.*

*Je dédie aussi cette saga à mes enfants chéris,  
Isabelle, Yann, Louis-Gaspard et Augustin qui m'entourent  
de tout leur AMOUR et me soutiennent fidèlement.*

*Merci à tous !*



## Note de l'auteure

*Chères amies lectrices, chers amis lecteurs,*

*Je suis ravie de vous inviter à suivre un nouveau périple, au fil des pages de cette série de trois ouvrages, Le Château des secrets dont le décor principal sera la Bourgogne, une de nos belles régions françaises.*

*Entre les vignobles renommés et les témoignages d'un riche passé historique, découvrez l'itinéraire de Victoire, une jeune fille passionnée par la danse classique, mais qui devra surmonter de nombreux obstacles avant d'atteindre ses rêves.*

*Autour de ce personnage féminin gravitent bien des secrets et de mystérieuses menaces. J'espère que vous aurez plaisir à faire sa connaissance et à partager ses émotions, ses peurs et ses joies.*

*J'ajouterai en confidence que l'action se déroule à notre époque, ces dernières années, un petit défi encore pour moi qui aime tant dépeindre le passé.*

*Je redirai également, comme dans chacun de mes livres, que toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait fortuite et indépendante de ma volonté, et que les événements sont fictifs, hormis ceux signalés comme authentiques par une note.*

*Je vous en souhaite une bonne lecture.*

*Marie-Bernadette Dupuis*





## La fuite

*Département de la Côte d'Or,  
samedi 24 août 2013*

Fuir, il fallait fuir sans jamais se retourner. Avec l'agilité de ses quinze ans, l'adolescente courait entre les rangs de vigne. Terrorisée, elle espérait atteindre l'abri des bois sombres que le clair de lune couronnait d'un reflet d'argent. Elle était sûre d'être poursuivie, obsédée par les moments d'épouvante qu'elle venait de vivre.

Il lui semblait entendre aboyer des chiens de meute, lancés à ses trousses, ainsi que le grondement d'un moteur.

— Non, non, non, gémissait-elle, haletante.

Les cailloux et la terre sèche meurtrissaient ses pieds, chaussés de sandales légères. Elle ne songeait pas à reboutonner le haut de sa robe en cotonnade, dont l'échancrure dévoilait une poitrine menue, à peine formée. Ses idées se bouscuaient au rythme de sa fuite. Encore une fois, comme dans un film qu'on lui aurait passé en accéléré, elle entrevit la cave voûtée, éclairée par des ampoules rouges, où un homme en costume tenait contre lui une fille de son âge, à moitié dénudée. L'image manquait de netteté, sans rien perdre de son impact affolant. C'était à cet instant précis qu'on l'avait prise par la taille pour l'entraîner dans un recoin. Là, des mains brutales s'étaient posées sur son corps.

— Non, je ne veux pas, ce n'est pas possible, j'ai inventé tout ça, gémit-elle.

Le couvert des arbres était proche maintenant. L'obscurité se referma sur la fugitive qui s'arrêta le temps de reprendre son souffle. Elle scruta le sous-bois, en priant pour se trouver en sécurité dans sa chambre et que rien ne soit arrivé. Pendant quelques secondes, il lui vint le regret poignant d'avoir agi à sa guise, poussée par sa soif obstinée de liberté.

— Je suis près de l'étang, s'étonna-t-elle.

La fraîcheur de l'eau sur sa peau lui apparut comme l'unique moyen d'effacer ce qu'elle venait de vivre. Encore une dizaine de mètres et elle tomba à genoux sur la berge tapissée d'une herbe douce. La clairière où s'étendait l'étang laissait filtrer une vague luminosité bleuâtre, suffisante cependant pour révéler un délicat visage impassible, sous la surface à peine troublée par la brise nocturne.

— Non, qu'est-ce que c'est ?

Une fille dénudée d'une atroce pâleur reposait là, les paupières closes. Ses cheveux blonds lui composaient une dérisoire auréole.

Saisie d'une panique viscérale, Victoire Desmarests se mit à crier de toutes ses forces. Elle hurla, les yeux fermés, le cœur saisi de folie, désormais incapable de réfléchir ou d'agir, juste en état de se débattre à l'aveuglette quand on la força à se mettre debout.

— Ils arrivent, venez, je vous ramène chez vous, lui répétait-on.

Sourde à tout ce qui n'était pas son effroi, Victoire se laissa enfin emmener, à demi inconsciente. Elle perçut un bruit de moteur, puis ce fut le noir absolu, le silence.

Lorsqu'elle se réveilla dans son lit, Victoire eut un léger soupir de soulagement en retrouvant le cadre familier de sa chambre. Un timide soleil se devinait derrière les rideaux en lin écru. Elle observa sa coiffeuse en marqueterie, le bouquet de roses qu'elle avait cueilli la veille, puis elle contempla ses posters qui représentaient des danseuses en tutu et ses affiches de ballet, certaines assez anciennes.

— J'ai dû rentrer toute seule, murmura-t-elle. Arthur me le paiera, il devait me ramener en scooter si j'arrivais à le rejoindre chez ces gens. Ne jamais écouter son grand cousin, comme le serine maman.

D'un bond, elle se leva pour passer dans le cabinet de toilette installé dans sa chambre, où elle prit une douche chaude, après avoir constaté des égratignures et des coupures sur ses pieds, ainsi qu'une tache sur ses draps.

Victoire sécha ses longs cheveux bruns qui descendaient jusqu'à sa taille en douces ondulations. Ils étaient encore un peu humides quand elle retourna se glisser sous sa couette. Elle avait enfilé un tee-shirt blanc et une culotte, sans oublier d'enfourer la robe qu'elle portait la veille au fond de la panier à linge. Le vêtement froissé gisait devant l'armoire et, en le ramassant, l'odeur de transpiration qui s'en dégageait l'avait consternée.

— J'ai dû boire beaucoup, hier soir, se dit-elle, adossée au montant en velours rose de son lit. Mais ni vu ni connu, je l'ai échappé belle.

Assise en tailleur, l'adolescente récapitula les circonstances de son escapade. Arthur lui avait téléphoné, car il savait que ses parents dînaient chez des amis. Il l'avait invitée à une fête des vendanges chez les Colombet, des voisins, à quatre kilomètres de chez elle. Elle y était allée à pied, en coupant par les vignes.

Songeuse, Victoire se revit marchant sur un sentier, fière de son initiative, satisfaite de sa robe rouge à petites

fleurs blanches, assortie à l'air tiède de cette fin d'été. Elle s'était coiffée d'un chignon strict, pour paraître plus âgée.

— J'ai entendu de la musique, il y avait des guirlandes lumineuses dans le parc, se souvint-elle. Une fois là-bas, je n'ai pas trouvé mon cousin. On m'a offert du vin, oui, et c'était délicieux. Ensuite...

Rien d'autre ne lui revenait en mémoire. Elle chercha en vain à retrouver des images, des noms, des sensations.

— Le trou noir dont m'a parlé papa un jour ! Moi qui ne le croyais pas.

Deux coups frappés à sa porte précédèrent l'apparition de sa mère, en peignoir de soie verte, ses boucles brunes en désordre, ce qui était rare.

— Ah, Vicky, tu es réveillée ! Tant mieux, je dois te parler.

Prudente, l'adolescente devança le discours imminent de la sage Catherine Desmarets, qui l'éduquait depuis des années par des cours de morale énoncés d'une voix feutrée, autant d'exemples à suivre pour mener une vie convenable :

— Moi aussi, maman, j'ai quelque chose à te dire et tu seras contente. J'ai perdu un peu de sang cette nuit, je l'ai vu en me levant. Je changerai le drap.

— Dieu merci, la nature se décide quand même à faire de toi une femme, répondit Catherine, debout au milieu de la pièce, les bras croisés sur sa poitrine. La chose est tardive, Vicky, mais c'était mon cas également, et celui de ta grand-mère Élodie. Une histoire de génétique, à n'en pas douter. Bon, je t'ai acheté le nécessaire au début de l'été, tu n'as pas besoin de conseils. Si tu as mal au ventre, prends des cachets analgésiques.

— D'accord, maman. Sois tranquille, même si je souffre, ça ne m'empêchera pas de danser. J'ai prévu de m'entraîner ce matin.

Avec un soupir de lassitude, Catherine s'installa au bout du lit. Elle scruta les traits ravissants de sa fille

unique, toujours en admiration devant ses grands yeux bleus, sertis entre des cils noirs très fournis.

— Si tu veux devenir ballerine à l'Opéra de Paris, ma chérie, il faudra surveiller ton poids et travailler dur, très dur. Ton grand-père le souhaitait, malheureusement il ne te verra pas sur une scène.

Ces propos alarmants intriguèrent Victoire. Elle jeta un regard anxieux vers la fenêtre et ses rideaux que le soleil avait désertés.

— Les gendarmes sont venus nous annoncer la mauvaise nouvelle il y a une heure, reprit sa mère d'un ton monocorde. Je pensais que tu avais peut-être entendu des bruits de moteur, le commandant Terrier s'était garé au milieu de la cour.

— Qu'est-ce qui est arrivé, maman ? Un accident ?

— Nous y avons cru, avant d'apprendre la vérité. Gilles a succombé à une crise cardiaque.

L'adolescente fit non d'un signe de tête. Elle évoqua Gilles Desmarets, le patriarche de la famille, sa haute taille, ses traits austères, ses manières impérieuses. Il avait su préserver durant toute son existence son précieux héritage, le domaine viticole que lui avait légué son père, Léonard Desmarets, et où s'élaboraient les crus parmi les plus chers de Bourgogne.

— Sans Gilles, tu n'aurais pas grandi dans une telle aisance, commenta Catherine. Il m'a toujours méprisée, pourtant moi je le vénérais. Que veux-tu, il désirait un petit-fils pour reprendre le flambeau de l'exploitation, et je n'ai eu que toi.

— Il y a papa pour ça, souffla Victoire. Tu me dis depuis longtemps qu'il a fait prospérer nos vignobles grâce à son sens du commerce.

— Oui, mais après Jacques, qui aura la force de lutter contre les Mongenot ? Tu verras, Jean-Charles tentera de profiter du décès de ton grand-père. Pauvre Gilles, même si nous n'avons jamais éprouvé d'affection l'un pour l'autre, il ne méritait pas de mourir ainsi.

— Papa et toi, vous m'avez souvent parlé de ses problèmes de cœur, fit remarquer Victoire. Il était bien soigné, pourtant ?

— Je sais, mais depuis le décès de ta grand-mère, sa santé restait fragile. Le jour de l'enterrement, il a fait un grave malaise au cimetière. Sans la présence de son médecin, il serait mort ce jour-là, et il était suivi depuis. As-tu des souvenirs de ta grand-mère, Vicky ? Béatrice était une femme charmante, qui t'adorait.

— Non, à l'époque j'avais trois ans, alors je ne me souviens de rien, maman. Je dois avoir une très mauvaise mémoire.

Ses propres mots lui causèrent une gêne inexplicable. Elle pensa à ce fameux « trou noir », entre l'instant où elle sirotait du vin, entourée de garçons et de filles de son âge, et celui où elle avait ouvert les yeux ici même, entre les murs rassurants de sa chambre.

— Gilles a été découvert mort au milieu de la nuit, chez nos voisins, les Colombet, qui donnaient une fête. Hélas, il y a eu un départ d'incendie dans une de leurs caves. Ton grand-père a dû s'y rendre pour aider. Selon les premiers constats, la fumée très dense aurait provoqué une asphyxie et son cœur n'a pas résisté. Il se trouvait au milieu de l'escalier en pierre, le front en sang. Une plaie due à une chute sûrement brutale. Voilà, je ne peux pas t'en dire davantage. Jacques va partir pour la morgue, il doit identifier le corps.

— Chez les Colombet ? répéta Victoire, stupéfaite. Que faisait grand-père là-bas ?

— Fidèle à ses manies, il gérait sans doute une transaction avec Gérard Colombet, puisqu'ils se disputent certains clients étrangers.

— Je veux embrasser papa, il doit avoir tellement de chagrin ! s'écria l'adolescente. Descends le prévenir, maman, je t'en prie, dis-lui de m'attendre.

— Très bien, habille-toi vite dans ce cas.

Sa mère sortit en lui adressant un sourire attendri. Restée seule, Victoire étouffa un sanglot. Il n'était pas coutume de pleurer dans la famille Desmarets, aussi fit-elle l'effort de ne pas verser une larme. Ses pensées se bousculaient, tandis qu'elle cherchait de nouveau à se souvenir de la soirée chez leurs voisins.

— Je réfléchirai plus tard, chuchota-t-elle. Je téléphonerai à Arthur tout à l'heure, il saura forcément quelque chose.

Jacques Desmarets esquaissa un faible sourire en voyant sa fille dévaler l'escalier qui débouchait sur le hall. En jean et chemisette, Victoire se jeta à son cou.

— C'est terrible, papa, chuchota-t-elle, blottie contre lui.

À quarante-cinq ans, c'était un homme charpenté et d'une physionomie agréable. Le teint vif, les cheveux roux, le regard brun, il avait acquis une réputation de traditionaliste et de travailleur acharné.

— Au moins ton grand-père n'a pas eu le temps de souffrir, soupira-t-il. Il redoutait de finir invalide, dépendant de nous ; ce sort lui a été évité. Sois courageuse et surtout respecte son vœu. Comme maman et moi, il tenait à ce que tu réussisses une belle carrière de danseuse. Tu es très douée, alors la meilleure façon de lui rendre hommage, c'est d'avancer sur la voie que tu as choisie sans jamais reculer ni faiblir. On m'attend, ma chérie, je reviens en milieu d'après-midi.

Il la repoussa gentiment en lui caressant la joue du bout des doigts. Victoire comprit que l'essentiel avait été dit. Sa mère, immobile sur le seuil du salon, avait assisté à l'échange.

— Catherine, nous aurons beaucoup de visites quand la nouvelle se répandra, ajouta Jacques avant de sortir. Prépare la maison.

— Bien sûr.

Désespérée, Victoire observa tour à tour ses parents qui ne témoignaient guère d'émotion. C'était la règle sempiternelle sous ce toit vieux de deux siècles, mais, en ce jour de deuil, l'adolescente eut envie de se révolter.

«Je voudrais des larmes, des câlins, du réconfort», se disait-elle, campée sur ses chaussures de sport, enfilées à la hâte afin de cacher l'état de ses pieds. La voix de sa mère la sortit de ses réflexions.

— Tout doit être impeccable, à l'image de ton père ce matin. Jacques porte si rarement un costume et une cravate ! Je suis plus habituée à le voir en pantalon de velours et en chemise.

— Sauf lors des cérémonies importantes, maman. Et puis tu oublies son éternel foulard en cachemire, le détail chic dans sa tenue de *gentleman-farmer*.

— Ne sois pas ironique, Vicky. Va plutôt prendre ton petit déjeuner, je monte m'habiller.

— Maman, pourquoi êtes-vous aussi froids, papa et toi ? J'ai souvent craint grand-père, parce qu'il était sévère et autoritaire, mais j'ai de la peine qu'il soit mort.

— Personne ne t'interdit de pleurer, à ton âge c'est tout à fait compréhensible, Vicky. Je suis déjà fatiguée, épargne-moi les discussions inutiles.

Dépitée, Victoire traversa la salle à manger pour aller dans la cuisine, sa pièce préférée. Leur femme de ménage était occupée à nettoyer la colossale gazinière qui avait servi des années, depuis le mariage de Catherine et de Jacques.

— Bonjour, mademoiselle Vicky, marmonna-t-elle en reniflant.

— Bonjour, Colette !

Leur employée avait les yeux et le nez rouges. D'un geste, elle désigna la table mise, où un verre de jus d'orange et des céréales attendaient Victoire.

— Merci Colette. Dites, pourquoi vous pleurez ? Des soucis chez vous ?



— Vingt d’joux<sup>1</sup> ! Monsieur Gilles est mort, ça me retourne les sangs. Toute jeune, j’étais au service de sa dame, Béatrice, un ange sur la terre.

— Ici, au château ?

— Eh oui ! Devenu veuf, monsieur Gilles a vite déménagé, il ne se supportait plus ici.

— C’est pour ça qu’il habitait l’ancien chai ?

— Pour sûr, je croyais que vous étiez au courant. Allez, j’ai assez bavardé, j’ai du pain sur la planche.

Victoire but d’un trait le jus d’orange, sans daigner s’asseoir à la longue table rectangulaire. Elle n’avait pas faim, en proie à un malaise indéfinissable. Par les petits carreaux de la porte-fenêtre, elle contempla la vaste cour pavée, les murs ocre jaune des bâtiments du domaine. Tout était en ordre, le chien blanc du contremaître déambulait près des anciennes écuries et des pigeons étaient perchés au sommet du porche voûté, au bout de l’allée gravillonnée. Au loin s’étendaient les vignobles de la famille, qui avaient pris leur teinte de fin d’été, dans un camaïeu de couleurs, du vert pâle au jaune d’or.

« Si seulement j’avais un téléphone portable, je pourrais appeler Arthur discrètement, déplora l’adolescente en son for intérieur. Mais je dois attendre mes seize ans ! »

Colette lavait à présent le carrelage rouge, sans cesser de renifler. Victoire se résigna à manger un bol de céréales, assise sur le bord de la table. Elle avait à peine terminé qu’un scooter déboula dans la cour.

— Tiens, voilà votre cousin, lança Colette d’un ton sec. Faudrait lui dire de rouler moins vite, à ce garçon.

— Je lui passerai le message.

Âgé de dix-sept ans, Arthur était le fils de Guy, le frère aîné de Catherine Desmarests, née Quinot. Respectable famille bourguignonne, les Quinot possédaient jadis trois vignobles de qualité, dans le Sud-Est, près de Mâcon. Victoire rejoignit son cousin dehors. Il venait d’enlever

---

1. Juron bourguignon.

son casque et secouait ses cheveux blonds. Elle n'avait jamais vu un air aussi sérieux sur son visage rond au teint vif. Ils s'embrassèrent en silence.

— Comment ça va, Vicky? s'enquit-il tout bas. J'ai appris le décès de ton grand-père, alors je suis vite venu.

— Papa est parti pour la morgue. Tu connais les traditions de la famille, on ne montre aucun sentiment, mais au fond, on accuse quand même le choc. Viens, on va parler dans le jardin.

— D'accord, on sera plus tranquilles.

Ils contournèrent l'angle du château, construit deux cents ans auparavant au milieu des vignobles de la famille. C'était en fait une belle demeure en pierres de taille, à deux étages, à laquelle avait été ajoutée une tour ronde à la toiture pointue.

— Vu ce qui s'est passé chez les Colombet, tu as bien fait de ne pas venir hier soir, lâcha Arthur lorsqu'ils furent à l'ombre des tilleuls centenaires du parc.

— Mais je suis venue!

— Qu'est-ce que tu racontes? Je ne t'ai pas vue!

Troublée, l'adolescente s'adossa au tronc d'un arbre. Elle lança un coup d'œil agacé à son cousin.

— Dis plutôt que tu as dû arriver en retard comme toujours et que tu n'as même pas pris la peine de me chercher, peut-être à cause de ta chère Ingrid!

— Il n'y a pas de danger, on a rompu la semaine dernière. Bon, ne joue pas les dures avec moi, ton grand-père est mort, tu te retiens de pleurer, et, te connaissant, j'ai pensé que tu avais besoin de ton grand cousin.

Arthur lui tendit les bras, cependant la réaction de Victoire le désorienta. Les traits tendus, elle recula et lui tourna le dos.

— Je ne me souviens de presque rien, avoua-t-elle dans un souffle. J'allais t'appeler pour te poser des questions sur la soirée.

Elle lui fit face, son ravissant visage durci par une colère impuissante.

— Je suis partie chez les Colombet juste après ton appel. Une fois là-bas, j'ai discuté avec un groupe de jeunes. On m'a servi à boire. On était sur la pelouse, sous le dais, il y avait des guirlandes lumineuses. J'avais mis ma robe rouge, celle que je t'ai montrée dimanche. Je crois avoir dansé aussi. Ensuite, je ne sais plus.

— Comment ça ? s'inquiéta son cousin.

— Je me suis réveillée dans mon lit ce matin, sans aucun souvenir. Voilà. Maman est venue m'annoncer la mort de mon grand-père, dans une cave des Colombet. Elle m'a parlé d'un départ d'incendie, de fumées asphyxiantes... J'ignorais qu'il était invité à cette fête, sinon je n'aurais pas osé y aller.

— Assieds-toi, tu trembles, Vicky, recommanda Arthur en la guidant vers un banc en fer forgé, abrité par une tonnelle drapée d'une abondante glycine. Je te promets que je ne t'ai pas vue et que je t'attendais. Mais il y a eu le feu et là, ça a été la panique. Les gens couraient en hurlant, surtout ceux qui se trouvaient à l'intérieur. Pourtant les employés des Colombet sont venus à bout de l'incendie très vite. Quand les pompiers ont débarqué, ils ont sécurisé la zone enfumée et ils ont découvert le corps de ton grand-père. Crois-moi, j'étais soulagé que tu n'assistes pas à tout ça.

— J'aurais préféré, le contredit-elle. Peut-être que j'ai eu peur moi aussi et que je me suis enfuie. Mes pieds sont tout égratignés. J'ai dû courir...

Ces derniers mots résonnèrent étrangement dans l'esprit de Victoire. Sous le regard soucieux de son cousin, elle répéta :

— J'ai dû courir, oui.

— Sûrement, approuva-t-il. Et je t'assure, tant mieux si tu n'es pas restée. Mais ça ne m'explique en rien le fait que je ne t'aie pas vue, surtout si tu portais une robe rouge. Les filles que j'ai croisées étaient habillées en blanc ou en beige.

Ils demeurèrent silencieux un certain temps, tous les deux s'interrogeant sur les circonstances de ce «trou noir» dont avait été victime l'adolescente.

— Tu devrais consulter un médecin, suggéra soudain Arthur. Imagine un peu, si tu as subi un choc quelconque.

— Quel choc? Je ne suis pas blessée. Et pour être examinée par notre docteur, il faudrait tout raconter à maman. Tu la connais bien. Elle serait outrée et elle le dirait à papa. Ils pourraient décider d'une sanction exemplaire, comme m'interdire d'entrer au lycée à Dijon, et, dans ce cas, je n'intégrerai pas le cours de danse où je rêve d'aller depuis des mois.

— Donc tu ne vas rien dire à tes parents?

— Non, rien.

Arthur acquiesça d'un haussement d'épaules.

— Bah, la mémoire te reviendra bientôt, ma petite Vicky, dit-il d'un ton affectueux.

— Ne sois pas condescendant, s'il te plaît, lui reprocha-t-elle. Tu oublies un détail, c'est toi qui m'as proposé de te rejoindre à cette fête. S'il savait la vérité, papa te le ferait payer cher.

— Exact! Bon, tu as l'air de tenir le coup, je dois rentrer à la maison, enfin chez ma marâtre.

— Le terme est démodé, nota Victoire avec un sourire sans joie. Je suis désolée pour toi, Arthur. Je sais que tu te plaisais davantage à Cluny.

— Oui, on peut dire ça. Et on s'amusait bien quand tu venais en vacances. Tu te souviens du soir où on a voulu grimper jusqu'en haut de la roche de Solutré? Ton grand-père nous avait raconté qu'un président de la République montait au sommet chaque année, en souvenir de la Résistance<sup>1</sup>. On voulait faire pareil, alors on était sortis en douce, mais à mi-pente, un orage a éclaté.

---

1. Il s'agit bien sûr de François Mitterrand, qui a contribué à faire connaître ce site.